

**LAURENT SEYER**

**NE PLUS JAMAIS MARCHER SEULS**



NE PLUS JAMAIS MARCHER SEULS

DU MÊME AUTEUR

—

*Les poteaux étaient carrés.* Finitude, 2018.



LAURENT SEYER

**NE PLUS JAMAIS  
MARCHER SEULS**



FINITUDE

*à Florence  
à Marc  
aux 96*

« Il eut suffi d'une parole pour que  
tout à coup surgît le désert qui sépare  
les classes comme il sépare les êtres. »

F. Mauriac, *Le désert de l'amour*

« And we have just one world, but we  
live in different ones. »

Dire Straits, *Brothers in arms*





## 1

En cette fin d'année 2015 où l'asthénie collective gagnait du terrain en France, Naomi Strauss tentait de s'inventer une conscience sur le champ de ruines spirituel légué par ses parents, en adhérant généreusement aux causes tous azimuts de son époque. À trente-deux ans, elle aspirait avec sincérité à sauver la planète des émissions de carbone, les femmes du machisme, la société du capitalisme, les animaux des humains, entre autres objectifs. En sortant de l'école de journalisme, elle avait décidé de faire carrière dans la culture car elle y voyait le moyen le plus efficace de changer le monde. Après avoir fait ses gammes dans une revue mensuelle d'architecture, puis dans une agence de voyages culturels, elle avait rejoint

La Voix, hebdomadaire de gauche fondé en 2008 pour résister au sarkozysme et dénoncer les dérives du capitalisme financier. Naomi y occupait depuis dix-huit mois un poste de journaliste au service Culture et elle ne ratait jamais une Nuit Blanche, une Fête de la Musique, une FIAC. Elle s'épanouissait dans l'effervescence de l'entre-soi parisien.

Comme tous les lundis matin, ce 9 novembre, après avoir garé son scooter dans le parking de l'immeuble de Boulogne-Billancourt où était installée la rédaction de La Voix, puis posé son sac sur le fauteuil à roulettes devant son *desk* dans l'*open space*, Naomi se rendit dans la salle où se tenait le *briefing meeting* du début de semaine. Cette réunion démarrait toujours par un quart d'heure informel de papotages sur les activités du week-end, autour d'un traditionnel café-croissant, qui était toutefois de plus en plus concurrencé par une association davantage en vogue, thé-détox-smoothie-bio. En phase avec son époque, Naomi se servit un mélange orange-concombre-gingembre. Élançée, longs cheveux châtain, elle portait un jean moulant qui mettait en valeur les courbes équilibrées de son corps entretenu méthodiquement dans un cours de yoga, trois fois par semaine.

Le directeur de rédaction étant absent ce jour-là, son adjoint Benoît animait seul le *meeting*. Il passa en revue les différents contenus prévus au prochain numéro du

magazine, donna la parole à deux chefs de rubrique, puis lança un appel.

— Thierry devait assurer le *Eux et Nous* de la fin du mois, mais il a eu un accident de vélo ce week-end. Il s'est fait renverser dans une voie de bus, rue de Grenelle. Rien de dramatique heureusement, mais il s'est quand même fait opérer du genou et sera immobilisé plusieurs semaines. Il me faudrait donc quelqu'un pour reprendre ce papier à sa place. Pour rappel, le sujet est le référendum anglais sur l'Europe. De préférence quelqu'un qui n'est pas du service Politique. Un ou une volontaire ?

— Moi, je veux bien, j'ai un agenda assez dégagé sur les prochaines semaines.

Naomi avait réagi spontanément, avec l'enthousiasme naturel qui faisait sa réputation. Souriante, enjouée, elle adorait son métier et semblait toujours de bonne humeur. La rubrique *Eux et Nous* était une des marques de fabrique du magazine, très appréciée de son lectorat. Une fois par mois, un journaliste dressait le portrait d'un anonyme qui incarnait une opinion en opposition avec la ligne éditoriale de l'hebdomadaire. L'idée était de se confronter à un adversaire tout en faisant preuve d'ouverture d'esprit et de sens du dialogue. À La Voix, on appelait cela « le respect républicain ». L'originalité du concept résidait à la fois dans la forme de l'article, portrait plutôt qu'interview, ce qui permettait de contextualiser les positions présentées, dans le choix d'un anonyme plutôt que d'une

célébrité comme sujet du reportage, afin de ne pas personnaliser l'analyse, et enfin dans le recours à un journaliste qui ne couvrait habituellement pas le domaine concerné, histoire d'encourager une approche innovante de la thématique. Ainsi, au cours des trois derniers mois, un spécialiste du sport avait présenté une des figures de proue de La Manif Pour Tous, une critique de cinéma avait dépeint un scientifique qui niait que l'action humaine fut la cause principale du réchauffement de la planète et le responsable du service Politique était parti à la rencontre d'un trader convaincu de la supériorité des marchés financiers et du bien-fondé des bonus non plafonnés.

Benoît posa un regard circulaire sur l'assistance pour inviter d'autres candidats éventuels à se manifester. Après quelques secondes, constatant l'absence de volontaires, il finit par sourire et dire :

— Parfait, Nao. Passe me voir après le *meeting*, je te brieferais.

Cinq minutes plus tard, Naomi pénétrait dans le bureau de Benoît, qui donnait directement sur l'*open space* dont il n'était séparé que par une grande vitre transparente. Les dimensions y étaient généreuses et organisées en trois espaces distincts : le bureau de travail sur lequel étaient posés un écran d'ordinateur et des bannettes remplies de papiers, une petite table ronde qui pouvait accueillir

quatre personnes, et un coin salon avec deux fauteuils pour les VIP. Des photos étaient accrochées aux murs, représentant Benoît en compagnie de personnalités plus ou moins célèbres, essentiellement des politiques, des gens du show-biz ou de la télévision et quelques footballeurs. Naomi entra en chantonnant le début de *London Calling* des Clash.

— *London calling to the faraway towns...* Waouh, je pars à Londres! C'est le début de ma carrière internationale!

Sa joie était sincère mais non dénuée d'une pointe d'ironie frustrée destinée à son chef. Elle couvrait en effet les événements culturels susceptibles d'intéresser les lecteurs de La Voix et ne quittait donc jamais le territoire national. Son rêve était de faire découvrir au public français des concerts italiens, des galeries allemandes et des festivals écossais, mais chaque année Naomi reprenait le chemin d'Avignon, d'Arles et de Marciac, jamais de Milan, Berlin ou Édimbourg. La jeune femme aimait Londres, où elle avait effectué un stage de six mois au Guardian, à la fin de l'école de journalisme. Elle vivait alors dans le quartier de Shoreditch, qui entamait sa gentrification. Chaque samedi matin, elle traversait le London Bridge pour se rendre au Borough Market où elle s'approvisionnait en produits bios, et deux fois par semaine elle suivait un cours de Pilates dans une nouvelle chaîne de salles de Fitness, nommée *Heartcore*. Pendant six mois, elle fut une

Londonienne parfaite, comme elle était aujourd'hui une Parisienne typique. Elle se sentait dans son élément au cœur de ces villes bigarrées, vibrant au rythme des dernières tendances dans un décor chargé d'histoire.

Benoît lui répondit sans quitter des yeux le dossier qu'il était en train de feuilleter.

— Désolé de te décevoir, mais tu pars à Liverpool.

— Ah bon ? Mais pourquoi Liverpool ?

— Londres va voter massivement pour le maintien dans l'Europe. Ce serait bizarre d'aller y chercher un partisan du Brexit, ça donnerait moins d'impact à l'article. Alors que dans le Nord, les eurosceptiques vont sans doute faire un carton. Donc tu pars à Liverpool, désolé. Et, au fait, merci de t'être portée volontaire.

Benoît avait prononcé ces derniers mots en levant enfin le regard vers sa collègue, avec un léger sourire ambigu à la commissure des lèvres, dont Naomi n'aurait su dire s'il exprimait complicité ou goguenardise. Puis il reprit son exposé.

— Apparemment, Liverpool s'en sort plutôt bien récemment, mais bon, ça reste le nord de l'Angleterre, sa difficile reconversion post-industrielle, son climat pourri, son hooliganisme meurtrier. Tu as entendu parler du Heysel, je suppose ? Bref, tu as de quoi faire un bel article de mise en perspective sociétale. Et puis, Liverpool c'est culturel, tu pourras en profiter pour faire un pèlerinage à la *Cavern...*

Benoît laissa volontairement s'écouler quelques instants de silence, pour donner davantage de résonance à la question qui allait suivre, d'apparence innocente mais chargée de sous-entendus taquins, voire moqueurs, à sa manière.

— Tu connais la *Cavern*, non ?

Toujours un peu sous le choc de s'être fait refourguer Liverpool à la place de Londres, Naomi déglutit sa contrariété, puis répondit d'une voix légèrement voilée.

— Ça t'amuserait de pouvoir m'humilier sur un sujet culturel, hein ? Eh bien, désolée de te décevoir, mais j'ai entendu parler des Beatles, figure-toi, et je sais qu'ils jouaient à la *Cavern* au début de leur carrière. Mais je n'y suis jamais allée, donc je te remercie infiniment de me donner cette opportunité de combler les grandes lacunes de ma culture pop rock.

— C'est bon, je plaisantais. À part ça, je crois qu'on a trouvé un joli spécimen pour ce *Eux et Nous*, j'ai hâte de voir ce que va donner votre rencontre. C'est Gaby, notre correspondant de Londres, qui l'a déniché. Je lui ai dit qu'on pensait faire une rubrique sur un partisan du Brexit, en mettant l'accent sur les racines sociales du vote, si possible en évitant un militant borné, genre UKIP. C'est lui qui m'a conseillé de nous diriger plutôt vers le nord du pays. Un de ses amis anglais, qui est journaliste à Liverpool, l'a orienté vers un chauffeur de taxi qu'il fréquente dans les tribunes du stade de foot local. Le gars s'appelle Nick Doyles et il est un peu hooligan sur les

bords. Ça va te changer des galeristes et des attachés de presse de festivals d'art lyrique! Gaby a appelé le gars et lui a présenté le concept de la rubrique. Il n'était pas très chaud au début, mais moyennant une petite rétribution, il a fini par accepter. On s'est mis d'accord pour trois rencontres, mercredi, jeudi et vendredi. Je t'ai préparé un dossier avec ses coordonnées et quelques articles de contexte. Il attend ton coup de fil. Passe voir Cathy pour les billets d'avion et l'hôtel. Voilà, amuse-toi bien à Liverpool et envoie une carte postale!



## 2

Benoît et Naomi avaient tacitement convenu de ne pas rendre publique leur relation extra-professionnelle démarrée trois mois plus tôt. Ils auraient de toute façon eu du mal à la qualifier avec précision, tant les non-dits avaient créé d'incertitude entre eux. Ils avaient couché ensemble à deux reprises et c'était sans doute le seul constat sur lequel ils auraient pu s'accorder. Bien qu'il fût le supérieur hiérarchique de Naomi et qu'il ait suivi une e-formation destinée à sensibiliser les managers sur les comportements susceptibles d'être qualifiés de harcèlement sexuel, Benoît avait pris l'initiative d'inviter Naomi à prendre un verre. Afin de limiter les risques, il l'avait conviée pour l'apéro au café en bas de l'immeuble de La Voix, à une heure où

cet établissement était essentiellement fréquenté par les employés du magazine. Ce lieu de rendez-vous public permettait au directeur adjoint de faire le premier pas sans totalement dévoiler ses intentions et en conservant l'option de prétendre qu'il s'agissait toujours de travail, au cas où les choses n'évoluent pas dans le sens escompté. Pour quelqu'un comme Benoît, qui occupait un poste élevé dans la hiérarchie, n'était pas marié, passait plus de dix heures par jour au bureau et eût trouvé déshonorant d'avoir à payer pour s'envoyer en l'air, maîtriser les nouveaux codes de la drague en milieu professionnel était une obligation s'il ne souhaitait pas se retrouver contraint à l'abstinence — et telle n'était pas son intention. Après deux Perroquets pour lui et un Spritz pour elle, il lui avait demandé ce qu'elle faisait pour le dîner.

— Rien de spécial, avait répondu Naomi, en tentant de réprimer un début de sourire.

— Si tu veux, on mange un bout ensemble, avait suggéré Benoît, je connais un petit italien pas loin d'ici. C'est rapide, sympa et d'un bon rapport qualité-prix, avait-il précisé en conservant un ton aussi neutre que possible.

Naomi avait accepté. Elle n'avait pas de raison de refuser, puisqu'en effet elle n'avait rien de prévu ce soir-là. Pas de cours de yoga, pas de sortie au théâtre avec Marion et Deborah, ses deux meilleures amies, pas d'amoureux en vue depuis qu'elle avait mis fin à sa dernière relation passagère, quatre mois plus tôt. Et puis

Benoît était séduisant. Néo-quadragénaire à qui la réussite professionnelle donnait une assurance virile, il se montrait soucieux de sa ligne et de son apparence, qu'il souhaitait suffisamment haut de gamme pour signifier sa supériorité, tout en maintenant une touche de style bohème marquant l'appartenance à son milieu, qui culminait dans l'inévitable barbe de trois jours. Le dîner au restaurant italien fut en effet rapide — un plat accompagné d'un verre de Brunello, un café, pas de dessert, cinquante minutes tout compris, en incluant la bise au patron et l'accolade emphatique au serveur avant de partir. Benoît avait passé la commande pour eux deux, en habitué, sans prendre la peine de consulter le menu et, très vite ni l'un ni l'autre n'avaient laissé planer de doute quant à l'issue espérée du repas. Le directeur adjoint continuait toutefois à prendre des détours pour faire en sorte que formellement ce soit Naomi qui fasse le premier geste engageant. Ce biais donna au début du dîner la tournure d'un flirt lourdingue entre adolescents des années quatre-vingt-dix, dernière génération à avoir fait son apprentissage sexuel avec des copines de classe ou de colonie de vacances, plutôt que sur YouPorn.

— Je t'ai déjà montré ma ligne de vie? demanda Benoît.

— Non, pourquoi, qu'est-ce qu'elle a de spécial? avait répliqué Naomi en se penchant vers lui pour manifester son désir d'en savoir davantage et lui offrir par la même occasion une vue imprenable sur son décolleté.

— Regarde, elle est super courte, avait dit Benoît en tendant sa main, paume ouverte, l'air grave. A priori, je ne vivrai pas vieux.

— Arrête, dis pas ça ! avait protesté Naomi avec les intonations et la moue d'une petite fille compatissante, accélérant ainsi la course du petit manège puéril que son supérieur hiérarchique avait mis en route.

Joignant le geste à la parole, elle avait saisi la main du condamné à mort, puis y avait posé ses lèvres. Considérant que ce baiser l'affranchissait de son devoir de réserve, Benoît avait caressé la bouche entrouverte de sa collègue, du bout de son index.

Après le repas, Naomi avait suivi la voiture de son chef en scooter, jusqu'à son domicile. Elle avait été un peu déçue par le manque de caractère de l'appartement, qu'elle avait imaginé plus raffiné, davantage en accord avec l'image sophistiquée que son propriétaire s'appliquait à donner de lui-même. Le salon était certes parsemé d'objets d'art moderne, des tableaux monochromes, des masques primitifs, des pièces en bois d'inspiration aborigène, mais tous ces objets s'accumulaient sans cohérence dans un décor d'exposition permanente qui ne semblait pas habité. En vérité, Benoît était un m'as-tu-vu dénué de goût et exclusivement préoccupé par la mise en scène de sa réussite, et son appartement était à son image. Mais Naomi ne voulait pas encore l'admettre. L'étreinte de ce